

AUX POUBELLES DE L'HISTOIRE !

« La qualitatif est notre force de frappe. »

Raoul Vaneigem, « Internationale Situationniste » n° 8.

La disparition de la revue « Arguments » peut montrer, à qui sait lire le texte social de notre époque sous les gribouillages débiles et déments dont il est recouvert dans la société du spectacle, quelques-unes des nouvelles conditions d'existence, c'est-à-dire de lutte, de la pensée libre aujourd'hui. « Arguments » présente le cas, qui paraît jusqu'ici unique, d'une revue de recherche qui meurt malgré un net succès économique (un éditeur, assez d'abonnés), par pur épuisement des idées, usure impossible à celer du minimum d'accord entre ses collaborateurs, en un mot : sous le poids de sa propre carence, devenant incontestable pour ses responsables eux-mêmes. « Arguments » représentait officiellement dans l'intelligentsia française, depuis 1957, la pensée qui met en cause l'existant, qui cherche des perspectives nouvelles, conteste les idées dominantes, y compris les idées dominantes de la pseudo-contestation incarnée par le stalinisme. En fait, « Arguments » a représenté très précisément l'absence de toute pensée de cette sorte dans le milieu intellectuel « reconnu » ; et l'organisation même d'une telle absence, cette revue se trouvant obligée de cacher complètement toute source de contestation véritable dont elle avait pu entendre parler. Ces jours-ci, nous voyons mourir « Arguments » dans une apothéose de reconnaissance de sa valeur novatrice et questionnante (voir « L'Express » du 14 février 1963). Après le spectacle de l'absence, on nous monte le spectacle de la disparition de l'absence. Il faut avouer que c'est assez fort. Le roi qui était nu déchire ses habits. Les mystifications font prime sur le marché jusqu'à dans le moment de leur effondrement avoué.

Malgré la satisfaction stupéfiante affichée par les banqueroutiers : « Personne de nos jours n'a fait ou ne fait mieux... » (page 127 du dernier numéro d'« Arguments »), nombre de gens — beaucoup trop à leur gré, justement — savaient que l'Internationale situationniste avait déclaré, dès la fin de 1960, que la revue « Arguments » était condamnée à mort, du fait de son évidente collusion avec toutes les fausses avant-gardes et l'essentiel du spectacle culturel dominant ; et deux ans ont suffi pour que le développement des contradictions du mensonge qu'était « Arguments » rende exécutoire notre jugement.

Les situationnistes ont montré à quelques occasions les étonnantes sottises des responsables d'« Arguments », et aussi comme cette revue trouvait parfois son inspiration dans les textes mêmes des fantômes situationnistes dont on niait l'existence (cf. la copie relevée dans « Internationale Situationniste » 8, page 18). Il y a une cohérence et une fidélité jusque dans le confusionnisme et le truquage. Le léopard meurt avec ses taches. Et le gang d'« Arguments » avec une dernière astuce révélatrice.

Henri Lefebvre, écrivant un livre sur la Commune, avait demandé à des situationnistes quelques notes qui pourraient être utiles à son travail. Ces notes lui furent effectivement communiquées au début d'avril 1962. Nous avions estimé qu'il était bon de faire passer quelques-unes de ces thèses radicales, sur un tel sujet, dans une collection accessible au grand public. Le dialogue entre Henri Lefebvre et nous (saisissons l'occasion pour démentir la rumeur parfaitement fantaisiste qui a pu présenter Lefebvre comme un membre clandestin de l'I.S.) était justifié par son importante approche de plusieurs problèmes qui nous occupent, dans « La Somme et le Reste » et même bien avant, quoique beaucoup plus fragmentairement, dans sa première « Critique de la vie quotidienne » et dans sa déclaration sur le romantisme-révolutionnaire. Nous ayant ensuite connus, Lefebvre avait évidemment cessé sa collaboration avec « Arguments » depuis que l'I.S. en avait proclamé, comme première contre-mesure, le boycott. Comme le montrent les documents reproduits à la suite, Lefebvre, évoluant depuis quelque temps vers tout le contraire d'une radicalisation nécessaire de son propre apport théorique, a cru bon de rallier le camp argumentiste au moment précis de sa déroute. Il y a publié, dans cet ultime numéro 27-28, les bonnes pages de son livre sur la Commune. On constatera donc que les thèses des situationnistes, à la référence et aux guillemets près, trouvent paradoxalement une assez grande place chez leurs ennemis, comme perles cachées dans le fumier du questionnement absolu.

Nous n'ignorons pas que ce que nous disions de la Commune serait certainement délayé et affaibli, comme il est facile d'en juger en comparant notre texte aux variations de Lefebvre, qui peut aussi écrire dans le même article que « L'Etat, jusqu'à nouvel ordre, triomphe dans le monde entier (sauf en Yougoslavie ?) » ; ce questionnement sur la Yougoslavie valant largement les questionnements d'Axelos sur « Dieu-problème » ou l'insurrection grecque de 1944. Un facteur imprévu et inacceptable d'obscurcissement et de vulgarisation de nos thèses surgit avec leur insolite publication dans « Arguments ». Une lecture encore plus restrictive y est naturellement imposée du seul fait d'un voisinage avec tout ce qu'il y a de notoirement soumis et inoffensif dans l'intelligentsia française. Tout lecteur averti pensera que ceux qui participent au truquage de l'histoire présente de la culture (et cacher l'I.S., sans chercher plus, relève de ce truquage), sont évidemment mal placés pour comprendre l'histoire révolutionnaire du passé. Le fait de vouloir recourir au caché actuel pour comprendre le caché de l'histoire révolutionnaire témoigne d'un goût trop vif à notre gré pour l'occultisme. Ces Versaillais de la culture ne seront pas si vite délivrés de nous.

On pourra nous objecter que nous nous occupons trop souvent de gens terriblement médiocres (qui saurait dans cinquante ans qu'Edgar Morin a jamais existé si l'on ne lisait pas cette information dans « Internationale Situationniste » ?). Des gens qui ne représentaient rien sur le plan de la pensée — et il faut dire qu'il est regrettable que Lefebvre, lui, n'ait pas mieux senti sa différence par rapport à eux —, des gens qui n'étaient à peu près rien comme derniers épigones de penseurs classiques, et encore moins comme porteurs d'un dépassement. Justement. En tant que travail préalable à la réalisation d'autres possibilités d'agir, nous avons entrepris de démontrer méthodiquement qu'ils n'étaient rien, non sans tenir cependant en permanence, dans une zone précise de cette société du spectacle que constitue partout le capitalisme moderne, le rôle (payé) de la pensée chercheuse et questionnante. Egarant ainsi vers leur nullité de pensée et d'action une part considérable de ceux qui cherchent quelque temps, avant la résignation qu'organisent toutes les forces du vieux monde, la contestation du présent et les prodromes de la vie nouvelle.

Presque tous les gens d'« Arguments » ont d'abord participé au stalinisme, en ont laissé passer sans réagir beaucoup de lourdes conséquences politiques et intellectuelles. Ils ont vu envoyer facilement « aux poubelles de l'histoire » des penseurs anciens dont on n'a même pas fini d'apprendre l'importance et de s'approprier les méthodes. Ensuite, ils se sont trouvés « libres », et ont donné leur propre mesure, dont la collection d'« Arguments » témoigne assez exactement (si l'on en excepte plusieurs bonnes traductions d'articles allemands ou anglais, destinées à dorer leur misère). Il est donc clair qu'ils ont mérité deux fois d'être à présent plus réellement jetés, avec leurs à-peu-près historiques en surplus, dans ces fameuses poubelles de l'histoire. Il est permis à l'I.S. de dire cela parce qu'elle représente, en ce moment, non abstraitement la vérité, mais l'avant-garde de la vérité.

Il faut relever une parole que Marx a su affirmer contre son temps : les propriétaires actuels de la pensée marxiste plus ou moins dégradée (révisée en régression) ressemblent aux Hébreux errant dans le désert ; il leur faudra disparaître pour faire place à une autre génération digne d'entrer dans la terre promise de la nouvelle praxis révolutionnaire.

1

"Il faut reprendre l'étude du mouvement ouvrier classique d'une manière désabusée, et d'abord désabusée quant à ses diverses sortes d'héritiers politiques ou pseudo-théoriques, car ils ne possèdent que l'héritage de son échec. Les succès apparents de ce mouvement sont ses échecs fondamentaux (le réformisme ou l'installation au pouvoir d'une bureaucratie étatique) et ses échecs (la Commune ou la révolte des Asturies) sont jusqu'ici ses succès ouverts, pour nous et pour l'avenir."

Notes éditoriales d'I.S. 7

2

La Commune a été la plus grande fête du XIX^{ème} siècle. On y trouve, à la base, l'impression des insurgés d'être devenus les maîtres de leur propre histoire, non tant au niveau de la décision politique "gouvernementale" qu'au niveau de la vie quotidienne dans ce printemps de 1871 (voir le jeu de tous avec les armes; ce qui veut dire : jouer avec le pouvoir). C'est aussi en ce sens qu'il faut comprendre Marx : "la plus grande mesure sociale de la Commune était sa propre existence en actes".

3

Le mot de Engels : "Regardez la Commune de Paris. C'était la dictature du prolétariat" doit être pris au sérieux, comme base pour faire voir ce que n'est pas la dictature du prolétariat en tant que régime politique (les diverses modalités de dictature sur le prolétariat, en son nom).

4

Tout le monde a su faire de justes critiques des incohérences de la Commune, du défaut manifeste d'un appareil. Mais comme nous pensons aujourd'hui que le problème des appareils politiques est beaucoup plus complexe que ne le prétendent les héritiers abusifs de l'appareil de type bolchevik, il est temps de considérer la Commune non seulement comme un primitivisme révolutionnaire dépassé dont on surmonte toutes les erreurs, mais comme une expérience positive dont on n'a pas encore retrouvé et accompli toute la vérité.

5

La Commune n'a pas eu de chefs. Ceci dans une période historique où l'idée qu'il fallait en avoir dominait absolument le mouvement ouvrier. Ainsi s'expliquent d'abord ses échecs et succès paradoxaux. Les guides officiels de la Commune sont incompetents (si on prend comme référence le niveau de Marx ou Lénine, et même Blanqui). Mais en revanche les actes "irresponsables" de ce moment sont précisément à revendiquer pour la suite du mouvement révolutionnaire de notre temps (même si les circonstances les ont presque tous bornés au stade destructif - l'exemple le plus connu est l'insurgé disant au bourgeois suspect qui affirme qu'il n'a jamais fait de politique : "c'est justement pour cela que je te tue").

6

L'importance vitale de l'armement général du peuple est manifestée, dans la pratique et dans les signes, d'un bout à l'autre du mouvement. Dans l'ensemble on n'a pas abdiqué en faveur de détachements spécialisés le

ARGUMENTS

6^e année, N° 27-28

3^e et 4^e trimestres 1962

LA SIGNIFICATION DE LA COMMUNE

La Commune ? Ce fut une fête, la plus grande du siècle et des temps modernes. L'analyse la plus froide y découvre l'impression et la volonté des insurgés de devenir les maîtres de leur vie et de leur histoire, non seulement en ce qui concerne les décisions politiques mais au niveau de la quotidienneté. C'est en ce sens que nous comprenons Marx : "La plus grande mesure sociale de la Commune était sa propre existence en actes... Paris toute vérité, Versailles, tout mensonge."

3) La formule de Marx et d'Engels : "Regardez la Commune de Paris. C'était la dictature du prolétariat", cette formule doit se prendre comme un point de départ pour montrer ce qu'est la dictature du prolétariat, mais aussi ce qu'elle n'est pas. En particulier, cette expérience de la Commune et ces formules de Marx et d'Engels apportent des pièces essentielles au procès du stalinisme, en tant que déviation de la dictature du prolétariat dont la théorie a été construite par Marx, Engels et Lénine, à partir précisément de la Commune. Les historiens stalinisants en arrivent à déformer l'histoire de la Commune parce qu'ils continuent à mettre sous le boisseau la véritable théorie de la dictature du prolétariat, identique à celle du dépassement de l'Etat.

Beaucoup d'historiens, principalement parmi les marxistes, ont su critiquer les incohérences de la Commune et le défaut manifeste d'un "appareil" politique (parti, personnel gouvernemental). Nous avons lieu aujourd'hui de penser que le problème des appareils est autrement complexe que ne le prétendent les stalinisants, avérés ou honteux.

Il est donc temps de ne plus considérer la Commune comme l'exemple typique d'un primitivisme révolutionnaire dont on surmonte les erreurs, mais comme une immense expérience négative et positive dont on n'a pas encore retrouvé et accompli toute la vérité.

4) Dans l'insurrection du 18 mars et de la Commune jusqu'à sa fin dramatique, les héros et les génies furent collectifs. La Commune n'a pas eu de grands chefs. Les guides officiels du mouvement de 1871 - aussi bien les théoriciens que les hommes d'action, aussi bien les membres du Comité central que ceux du conseil communal - manquent d'ampleur, de génie et même de compétence. Ainsi s'explique jusqu'à un certain point l'enchevêtrement paradoxal de succès et d'échecs du mouvement. Toutefois, nous devons nous aviser que les actes les plus spontanés et les plus "irresponsables" sont aussi et surtout à revendiquer pour la suite du mouvement révolutionnaire de notre temps.

L'importance de l'armement du peuple s'est manifestée du début du mouvement à son terme. Dans l'ensemble, le peuple parisien et ses mandataires n'ont pas abdiqué en faveur de détachements spécialisés - volontaires, troupes d'élite ou

droit d'imposer par la force une volonté commune. La valeur exemplaire de cette autonomie des groupes armés a son revers dans le manque de coordination : le fait de n'avoir à aucun moment, offensif ou défensif, de la lutte contre Versailles porté la force populaire au degré de l'efficacité militaire ; mais il ne faut pas oublier que la révolution espagnole s'est perdue, et finalement la guerre même, au nom d'une telle transformation en "armée républicaine". On peut penser que la contradiction entre autonomie et coordination dépendait grandement du degré technologique de l'époque.

7

La Commune représente jusqu'à nous la seule réalisation d'un urbanisme révolutionnaire, s'attaquant sur le terrain aux signes pétrifiés de l'organisation dominante de la vie, reconnaissant l'espace social en termes politiques, ne croyant pas qu'un monument puisse être innocent. Ceux qui ramènent ceci à un nihilisme de lumpenprolétariat, à l'irresponsabilité des pétroleuses, doivent avouer en contrepartie tout ce qu'ils considèrent comme positif, à conserver, dans la société dominante (on verra que c'est presque tout). "Tout l'espace est déjà occupé par l'ennemi... Le moment

d'apparition de l'urbanisme authentique, ce sera de créer, dans certaines zones, le vide de cette occupation. Ce que nous appelons construction commence là. Elle peut se comprendre à l'aide du concept de trou positif forgé par la physique moderne". (Programme élémentaire d'urbanisme unitaire, I.S.6.)

8

La Commune de Paris a été vaincue moins par la force des armes que par la force de l'habitude. L'exemple pratique le plus scandaleux est le refus de recourir ~~au canon~~ pour s'emparer de la Banque de France alors que l'argent a tant manqué. Durant tout le pouvoir de la Commune, la Banque est restée une enclave versaillaise dans Paris, défendue par quelques fusils et le mythe de la propriété et du vol. Les autres habitudes idéologiques ont été ruineuses à tous propos (la résurrection du jacobinisme, la stratégie défaitiste des barricades en souvenir de 48, etc.).

9

La Commune montre comment les défenseurs du vieux monde bénéficient toujours, sur un point ou sur un autre, de la complicité des révolutionnaires ; et surtout de ceux qui pensent la révolution. C'est sur le point où les révolutionnaires pensent comme eux. Le vieux monde garde ainsi des bases (l'idéologie, le langage, les mœurs, les goûts) dans le développement de ses ennemis, et s'en sert pour regagner le terrain perdu. (Seule lui échappe à jamais la pensée en actes naturelle au prolétariat révolutionnaire : la Cour des Comptes a brûlé). La véritable "cinquième colonne" est dans l'esprit même des révolutionnaires.

10

L'anecdote des incendiaires, aux derniers jours, venus pour détruire Notre-Dame, et qui s'y heurtent au bataillon armé des artistes de la Commune, est riche de sens : elle est un bon exemple de démocratie directe. Elle montre aussi, plus loin, les problèmes encore à résoudre dans la perspective du pouvoir des conseils. Ces artistes unanimes avaient-ils raison de défendre une cathédrale au nom de valeurs esthétiques permanentes, et finalement de l'esprit des musées, alors que d'autres hommes voulaient justement accéder à l'expression ce jour-là, en traduisant par cette démolition leur défi total à une société qui, dans la défaite présente, rejetait toute leur vie au néant et au silence ? Les artistes partisans de la Commune, agissant en spécialistes, se trouvaient déjà en conflit avec une

de choc, formations de marche et d'attaque — le droit d'imposer la volonté commune. Il est certain que cette attitude collective et spontanée a engendré des difficultés, des contradictions et des conflits. La valeur exemplaire de l'armement général du peuple a son revers : le manque de coordination dans les offensives militaires, le fait que la lutte contre Versailles n'a jamais porté la force populaire au degré de l'efficacité militaire. Toutefois, n'oublions pas que la révolution espagnole a été vaincue, malgré la solide organisation d'une armée républicaine.

5) La Commune représente jusqu'à nous la seule tentative d'un urbanisme révolutionnaire, s'attaquant sur le terrain aux signes pétrifiés de la vieille organisation, captant les sources de la sociabilité — à ce moment-là le quartier — reconnaissant l'espace social en termes politiques et ne croyant pas qu'un monument puisse être innocent (démolition de la colonne Vendôme, occupation des églises par les clubs, etc.). Ceux qui ramènent de tels actes au nihilisme et à la barbarie doivent avouer qu'en contrepartie ils se disposent à conserver tout ce qu'ils considèrent comme « positif », c'est-à-dire tous les résultats de l'histoire, toutes les œuvres de la société dominante, toutes les traditions : tout l'acquis, y compris le mort et le figé.

D'autre part, la Commune de Paris a été vaincue moins par la force des armes que par la force de l'habitude, force pourtant ébranlée par la spontanéité fondamentale mais reconstituée par certains dirigeants au nom de leur idéologie (les proudhoniens, dont c'est le côté néfaste). Que la Banque de France soit restée une enclave versaillaise dans Paris ainsi que la Bourse, les banques en général, la Caisse des dépôts et consignations, c'est un étonnement pour l'historien et un scandale. D'autres habitudes idéologiques ont été ruineuses et contiennent certaines raisons de l'échec : les ressurgences du jacobinisme, les souvenirs de 89 (si bien dénoncés par Marx), la stratégie défensive et par conséquent défaitiste des barricades par quartiers en souvenir de 1848, etc.

La Commune et sa défaite montrent comment les défenseurs du vieux monde bénéficiaient de la complicité des révolutionnaires, de ceux qui pensent ou prétendent penser la révolution. Ils revêtent les authentiques créations révolutionnaires de vêtements anciens qui les étouffent. Le vieux monde périmé garde ainsi des points d'appui : idéologie, langage, mœurs, goûts, rites suspects, images consacrées, vieux symboles — jusque parmi ses ennemis. Il s'en sert pour regagner le terrain perdu. Seule lui échappe à jamais la spontanéité fondamentale, la capacité créatrice, la pensée-action inhérente au prolétariat et au peuple révolutionnaire. La « cinquième colonne » git trop souvent dans le cœur, l'âme et l'esprit des révolutionnaires eux-mêmes.

L'anecdote des incendiaires venus pour détruire Notre-Dame et qui se heurtent au bataillon des artistes de la Commune propose un thème de méditation singulier. D'un côté, il y a des hommes — des artistes — qui défendent une grande œuvre d'art au nom de valeurs esthétiques permanentes. De l'autre, il y a des hommes qui veulent accéder ce jour-là à l'expression en traduisant par leur acte destructif leur défi total à une société qui les rejette par la défaite dans le néant et le silence. Ainsi Hercule, symbole du héros collectif, manifeste sa nature héroïque, à la fois vitale, humaine et surhumaine, en allumant le bûcher qui va le consumer.

manifestation extrémiste de la lutte contre l'aliénation. Il faut reprocher aux hommes de la Commune de n'avoir pas osé répondre à la terreur totalitaire du pouvoir par la totalité de l'emploi de leurs armes. Tout porte à croire qu'on a fait disparaître les poètes qui ont ~~xx~~ traduit à ce moment la poésie en suspens dans la Commune. La masse des actes inaccomplis de la Commune permet que deviennent "atrocités" les actes ébauchés, et que les souvenirs soient censurés. Le mot "ceux qui font des révolutions à moitié" n'ont fait que se creuser un tombeau" explique aussi le silence de Saint-Just.

11

Les théoriciens qui restituent l'histoire de ce mouvement en se plaçant du point de vue omniscient de Dieu, qui caractérisait le romancier classique, montrent facilement que la Commune était objectivement condamnée qu'elle n'avait pas de dépassement possible. Il ne faut pas oublier que, pour ceux qui ont vécu l'événement, le dépassement était là.

12

L'audace et l'invention de la Commune ne se mesurent évidemment pas par ~~xxx~~ rapport à notre époque mais par rapport aux banalités d'alors dans la vie politique, intellectuelle, morale. Par rapport à la solidarité de toutes les banalités parmi lesquelles la Commune a porté le feu. Ainsi, considérant la solidarité des banalités actuelles (de droite et de gauche) on conçoit la mesure de l'invention que nous pouvons attendre d'une explosion égale.

13

La guerre sociale dont la Commune est un moment dure toujours (quoique ses conditions superficielles aient beaucoup changé). Pour le travail de "rendre conscientes les tendances inconscientes de la Commune" (Engels), le dernier mot n'est pas dit.

14

Depuis près de vingt ans, en France, les chrétiens de gauche et les stalinien s'accordent, en souvenir de leur front ~~xxx~~ national anti-allemand, pour mettre l'accent sur ce qu'il y eut dans la Commune de désarroi national, de patriotisme blessé, et pour tout dire de "peuple français demandant par pétition d'être bien gouverné" (selon la "politique" stalinienne actuelle), et à la fin poussé au désespoir par la carence de la droite bourgeoise apatride. Il suffirait, pour recrachter cette eau bénite, d'étudier le rôle des étrangers venus combattre pour la Commune : elle était bien, avant tout, l'inévitable épreuve de force où devait mener toute l'action en Europe depuis 1848 de "notre parti", comme disait Marx.

18 mars 1962

Debord, Kotányi et Vaneigem.

Il faut évidemment reprocher aux hommes de la Commune de n'avoir pas osé répondre à la terreur totalitaire du pouvoir établi par la totalité de l'emploi de leurs moyens et de leurs armes.

La masse des actes ébauchés de la Commune permet que soient taxés d'"atrocités" telle ou telle action particulière, restée inachevée et à l'état d'intention spontanée.

Les historiens qui restituent l'histoire en se plaçant, consciemment ou non, au point de vue d'une providence divine ou d'un déterminisme sous-jacent (ce qui revient presque au même) n'ont aucune peine à montrer que la Commune était objectivement condamnée. Prise dans ses propres contradictions, elle ne pouvait dépasser ces contradictions. Mais il ne faut pas oublier que pour ceux qui ont vécu l'événement, le dépassement était là, proche, en marche, dans le mouvement lui-même.

L'audace et l'invention du mouvement révolutionnaire en 1871 ne peuvent évidemment pas se mesurer par rapport à notre époque, mais par rapport aux banalités régnantes alors dans la vie culturelle, politique, morale et quotidienne. Le mouvement révolutionnaire a brisé ces banalités. Si nous considérons la somme des banalités actuellement en cours, nous pouvons imaginer l'invention qui résulterait d'une explosion analogue dans le monde dit moderne.

La grande lutte dont la Commune est un moment dure toujours (bien que ses conditions aient changé). Pour ce qui est de "rendre conscientes les tendances inconscientes de la Commune" (Engels), le dernier mot est loin d'être dit. Reprenant ici intégralement la pensée de Marx sur la Commune, nous avons vu en elle la grande tentative de destruction du pouvoir hiérarchisé, la praxis entièrement subversive déviant pour le détruire le monde existant et lui substituant un autre monde, un monde neuf, tangible, sensible et transparent. Moment unique jusqu'ici de la révolution totale.

Depuis longtemps en France, libéraux, chrétiens de gauche et stalinien s'accordent pour réduire les significations de la Commune. En souvenir du "front national", ils mettent l'accent sur ce qu'il y eut dans la Commune de désarroi patriotique. Ils décrivent un patriotisme foncier, peu à peu teinté de préoccupations sociales. La Commune, ce serait le peuple français demandant à être bien gouverné, réclamant par pétition un gouvernement "à bon marché", des dirigeants "honnêtes" et ensuite poussé au désespoir par la droite bourgeoise et apatride. Banalités et platitudes positivistes.

Nous avons découvert infiniment plus dans le mouvement de la Commune

HENRI LEFEBVRE.

Note : Ce texte fait partie des Conclusions d'un ouvrage sur La Commune, à paraître dans la collection "Les trente journées qui ont fait la France", chez Gallimard.

Après cela, nous avons encore suggéré à Lefebvre de publier sans délai sa propre opinion, quelle qu'elle soit, non bien sûr à propos de la Commune, mais sur l'Internationale situationniste et l'écroulement d'"Arguments". En particulier pour s'épargner le rôle assez équivoque de complice du silence immobile des régiments d'intellectuels de gauche français à l'égard de l'I.S., puisqu'il devenait patent, dans son cas comme pour le reste d'"Arguments", que le silence sur l'I.S. ne pouvait être légitimé ni par l'ignorance complète ni par un jugement sincère concluant au manque d'importance du sujet. Un article qu'il nous a communiqué en manuscrit le 14 février, et qui semblait destiné à "L'Express", pour favorable qu'il fût, ne nous a paru ni aussi promptement publié, ni aussi profondément étudié que son travail sur la Commune. Nous devions donc, une fois de plus, ne compter que sur nous-mêmes pour dire le sens de l'itinéraire et du naufrage d'"Arguments".

Une autre conclusion utile nous paraît être la vérification objective de ce que nous avions avancé dans le numéro 7 d'"Internationale Situationniste" (pages 17 et 18), sur notre manquement du qualitatif : "Les spécialistes se flattent peut-être de l'illusion qu'ils tiennent certains domaines de la connaissance et de la pratique, mais il n'y a pas de spécialiste qui échappe à notre critique... Nous avons le qualitatif, qui agit dès à présent comme un exposant qui multiplie la quantité des informations dont nous disposons. On pourrait étendre cet exemple à la compréhension du passé : nous nous faisons forts d'approfondir et de réévaluer certaines périodes historiques, même sans accéder à la plus large part de l'érudition des historiens". Sans doute, on ne peut considérer exactement Lefebvre comme un historien spécialisé. Mais, il convient aussi d'en tenir compte, ces notes sur la Commune ne représentent qu'un sous-produit lointain et rapide de l'élaboration théorique situationniste, finalement rien que trois ou quatre heures de travail en commun de trois de nous seulement. Ces faits doivent donner à penser.

21 février 1963. Le Conseil Central de l'I.S. : Michèle Bernstein, Gery Debord, Attila Kotányi, Uwe Lausen, J.V. Martin, Jan Strijbosch, Alexander Trocchi, Raoul Vaneigem.

**NE CROYEZ PLUS AUX PENSEURS RESPECTABLES
ET NE CROYEZ PLUS QUE LA THEORIE REVOLUTIONNAIRE EST ABSENTE
LISEZ DIRECTEMENT LA REVUE « INTERNATIONALE SITUATIONNISTE »**

Le numéro 8 vient de paraître. En vente dans les kiosques. Adresse : B.P. 75-06 Paris.